

### LA NATIVITE.

Qu'attendez-vous, qui vous arrête ?  
Pourquoi regarder en priant,  
Pourquoi lever ainsi la tête,  
O saints prophètes d'Orient ?  
A chaque rayon qui s'allume  
Votre œil plus vif que de coutume  
Semble percer le ciel vermeil :  
Qu'attendez-vous, qui doit éclore ?  
Espérez-vous une autre aurore,  
Cherchez-vous un autre soleil ?

Voilà bien des siècles que l'âme  
Languit sur un sol froid et nu,  
Et que le monde entier réclame  
Son libérateur inconnu.  
Le verrez-vous, vieillards et sages,  
Héritiers de tant de présages  
Ignorés des peuples grossiers ?  
Le temps vous presse et vous dévore,  
Vous faudra-t-il transmettre encore  
L'espoir de vos grands devanciers ?

Écoutez ! un cri se prolonge,  
Un cri qui grandit aussitôt.  
Regardez ! ce n'est pas un songe,  
L'éclair précurseur luit là-haut :  
Gloire aux cieux dans leur étendue !  
Il est né ! répète la nue :  
A ce mot seul, mais triomphant,  
La terre frémit d'allégresse,  
Et le ciel lui-même s'abaisse  
Auprès du berceau d'un enfant.

Il est né le Christ, le Messie,  
L'objet d'un si précoce amour !  
C'est cet enfant qui balbutie  
Et dont l'œil s'ouvre à peine au jour.  
Voilà sous un amas de langes  
Le bras fort qui conduisit les anges  
Dans leurs sentiers mystérieux.  
Voilà sur un froid lit de roche  
Le pied tout-puissant dont l'approche  
Fait palpiter les cieux des cieux !

Il naît pauvre, obscur, misérable,  
Sans asile et sans protecteurs ;  
Il naît dans le coin d'une étable  
Entouré de quelques pasteurs.  
Et pourtant la terre tressaille ;  
Car sur cette humble et frêle paille  
Elle a vu s'accomplir son vœu.  
Un grand mystère se consume :  
Le Dieu malaisé devient homme  
Pour que l'homme devienne Dieu.

Il naît quand la foule agonise  
Dans ses convulsions sans frein,  
Quand le crime se divinise  
Et se dresse un autel d'airain ;  
Il naît quand, faible et décrépité,  
Rome ancienne se précipite  
Au seuil lugubre des tombeaux ;  
Quand cette reine qui chancelle  
Secoue au vent chaque parcelle  
De son diadème en lambeaux.

Apôtre de la loi nouvelle,  
Au milieu des siècles flottans,  
Il revêt cette chair mortelle  
Qui fut maudite si longtemps.  
L'œuvre inexplicable commence :  
Le Créateur des cieux, l'immense,  
Quitte son règne illimité :  
Il interrompt ses destinées,  
Et pour entrer dans nos années  
Il sort de son éternité.

Il vient sur la terre épuisée  
Où tout décline, où tout se perd,  
Comme un nuage de rosée  
Qui déborde sur un désert.  
Il vient comme une aube brillante,  
Comme une flamme ruisselante,  
Qui se déploie à l'horizon.  
Il visite notre poussière  
Et fait pénétrer sa lumière  
Dans l'ombre de notre raison.

Et c'est sur une crèche obscure,  
A travers toute les douleurs,  
Que le Maître de la nature  
Descend du haut de ses grandeurs.  
O pitié sublime et divine !  
Qui ne sentirait sa poitrine  
Frémir de remords et d'effroi ?  
Une crèche, un lit déplorable,  
Content l'Être incommensurable  
Pour qui le monde est trop étroit !

C'est par lui que finit la honte  
Où s'enfonçait l'homme insensé,  
Et que l'humanité remonte  
Dans les hauteurs de son passé ;  
C'est lui dont la seule venue  
Renoue une chaîne rompue,  
Réveille un repentir ardent ;  
C'est lui qui doit par son supplice  
Reporter au Dieu de justice  
L'anneau détaché par Adam.

Comme un jeune arbre se replie

Pour protéger l'humble arbrisseau,  
La mère toute recueillie  
S'incline à côté du berceau ;  
Elle se prosterne, elle admire,  
Et cependant un doux sourire  
Brille dans ses yeux attendris ;  
Elle montre d'un air céleste  
Celui que sa bouche modeste  
Ose à peine nommer son fils.

Oh ! sois heureuse entre les femmes,  
Vierge au front pur, au nom béni.  
Ton sein plein de célestes flammes,  
Ton sein a porté l'infini,  
Le Seigneur t'a faite si haute  
Que tu peux réparer la faute  
De l'ancien couple criminel :  
Le seau qui le marqua s'efface,  
L'Ève antique reprend sa place  
Aux applaudissemens du ciel.

Et vous dont l'œil perce le voile  
Où se cache le Rédempteur,  
Vous qui sur la foi d'une étoile  
Prîtes le bâton voyageur,  
Accourez tous, bergers et mages,  
Venez environner d'hommages  
Le berceau qui vous sauvera :  
Ne regardez plus dans la nue,  
Voici la lumière attendue,  
Prosternez-vous, les cieux sont là !

### DEFENSE DE CLEMENT XIV ET RÉPONSE A L'ABBÉ GIOBERTI.

PAR M. CRÉTEAUX-JOLY

Le livre de *Clément XIV et les Jésuites* devait nécessairement soulever une vive polémique. Dès qu'il fut annoncé, l'*Ami de la Religion* se crut obligé par son titre et surtout par son respect filial envers le Saint-Siège, d'exprimer les craintes que faisait naître la publication inopportune d'un tel ouvrage. A Rome et à Paris nos craintes avaient été partagées par de vénérables personnages qui avaient donné à l'auteur le sage conseil de ne pas livrer au public des documents dont l'intérêt pouvait tenter l'indiscrétion d'un historien, mais qui étaient de nature aussi à faire rejallir, sur les opérations du conclave qui avait élu Clément XIV, les scandales de la diplomatie de cette époque. M. Crèteaux-Joly ne tint compte ni des conseils, ni des prières de ses meilleurs amis. Son livre parut, et presque aussitôt une polémique ardente surgit en France, en Allemagne et en Italie. C'est pour répondre à toutes les attaques auxquelles cet ouvrage a été en butte, que l'auteur vient de publier la *Défense de Clément XIV et la réponse à l'abbé Gioberti*.

Disons tout d'abord que ce titre nous semble fait pour tromper le public sur le véritable objet de l'ouvrage. On serait tenté de croire en effet que l'historien de la Compagnie de Jésus va prendre contre lui-même parti en faveur de ce Pape qu'il a si sévèrement jugé dans son histoire. C'est une erreur. On s'aperçoit bien vite que M. Crèteaux-Joly n'a nul dessein de défendre le Pape Clément XIV : c'est son propre livre seulement qu'il se propose de venger des attaques de ses critiques ; et certes il le fait avec une prédilection d'auteur, on sent qu'il combat *pro aris et focis*. Ce sentiment de personnelle défense explique peut-être, s'il ne les excuse pas toujours, l'esprit, la verve, les sarcasmes amers qui donnent dans ce livre à une question d'érudition toute la passion du pamphlet.

Si ce débat n'était que personnel, s'il ne touchait même qu'à un intérêt politique ou historique, on le présume bien, nous n'aurions eu garde d'intervenir, car dans les deux camps il y a des noms qui nous sont chers et que nous honorons. Mais ce n'est plus à nos yeux la vanité d'un auteur ou l'amour-propre d'un auteur ou l'amour-propre d'un critique qui se trouvent en jeu. Le livre de *Clément XIV et les Jésuites* avait pour but de résoudre un problème dont la solution par les autres historiens ne semblait pas suffisante à l'auteur de l'histoire des Jésuites. M. Crèteaux-Joly prenait à tâche d'expliquer la suppression de la Compagnie de Jésus en mettant en scène tous ceux qui la préparèrent et qui l'accomplirent au grand détriment de l'Eglise. Il faut bien convenir que, si hardie que fût l'entreprise, le succès a donné gain de cause sous ce rapport, à la témérité de l'auteur. A l'aide de documents encore ignorés, mais dont l'authenticité n'a jamais fait doute pour nous, qui blâmons l'inopportunité de l'ouvrage, l'habile écrivain avait traduit au tribunal de la justice historique les princes de la maison de Bourbon, quelques cardinaux leurs créatures, ainsi que leurs ministres ou agents diplomatiques, le marquis d'Aubeterre, le duc de Choiseul, le comte d'Arande, Manuel de Roda, Gloride Blanca et leurs complices de tout rang.

De toutes ces découvertes dans l'Herculanum historique, il avait composé un récit où la bonne foi brillait autant que le talent ; mais ce récit fait dans des circonstances extraordinaires et accusant de prévarication et de simonie les auteurs de la destruction des Jésuites, devait susciter de violentes colères. Comme pour en attirer sur sa tête d'autres qui n'auraient jamais sans doute éclaté, s'il se fût renfermé dans les limites de son principal sujet, M. Crèteaux-Joly eut le malheur, nous ne voulons pas dire la coupable pensée, de faire, par des allusions transparentes, d'imparadonnables rapprochements entre l'histoire d'un passé qu'il avait bien le droit de révéler, et la situation présente d'un pontificat qui, grâce à Dieu, n'offre à l'admiration du monde et à l'événement de l'Eglise que la gloire des plus hautes espérances. Nous avons vu qu'une première lecture assez rapide ne nous permit pas de remarquer ces lignes malheureuses : nous les eussions frappées d'une réprobation éclatante. D'autres s'en sont fait contre l'auteur, en de hors de la question principale, une arme qui a dû ici porter des coups sensibles.

L'historien, catholique avant tout, se trouvait en effet placé sur un terrain bien difficile. Il s'en est tiré en honnête homme, en fils respectueux de l'Eglise et du Saint-Siège, en habile et puissant écrivain. Il a parlé à cœur ouvert de ce qu'il avait éprouvé à Rome pendant l'hiver dernier. Il a raconté ses impressions, dit ses pensées et ses craintes : n'a pas dissimulé sous l'influence de quelles préoccupations politiques les démonstrations populaires, dont il avait été témoin, l'avaient malgré lui rempli quelquefois d'une douloureuse inquiétude. En même temps il a repoussé, avec l'accent d'une indignation trop vive pour n'être pas sincère, jusqu'au soupçon du moindre sentiment d'hostilité contre la glorieuse entreprise de Pie IX. Ces loyales explications ont été accueillies à Rome avec joie. Mais il est une autre satisfaction plus significative, plus complète, plus digne de Crèteaux-Joly ; que nous attendons de sa conscience comme chrétien, de sa probité comme écrivain, c'est la suppression même de ce regrettable passage dans la prochaine édition de *Clément XIV et les Jésuites*. Il faut que ces paroles qui ont soulevé tant d'orages, et qui ont été prises pour une offense, disparaissent de son livre, et que ce dévouement soit considéré de tous, moins comme un hommage rendu à de hautes vertus qu'il vénère avec le monde entier, que comme un témoignage public de sa sincérité.

Ce point débattu et éclairci — et à vrai dire c'était celui qui nous tenait le plus à cœur — entrons-nous dans l'examen de cette *défense*, véritable accusation lancée à tous les journaux et à tous les journalistes qui ont attaqué *Clément XIV et les Jésuites* ? Parlerons-nous de cette mitraille de personnalités et de plaisanteries plus mordantes les unes que les autres que M. Crèteaux-Joly fait tomber sur la tête de ses adversaires ? Jugerons-nous, au point de vue de la charité chrétienne où à celui de la malice humaine, une œuvre où amis et ennemis s'accordent à dire que l'esprit surabonde comme la méchanceté ? Perons-nous à M. Crèteaux-Joly un tort de s'être défendu si vigoureusement contre de vives attaques et d'avoir, par l'apreté de l'épigramme comme par la force de la logique, essayé de mettre les rieurs et les hommes sensés de son côté ? Nous n'osons.

L'écrivain qui, dans notre époque de lâcheté, a eu le courage d'entreprendre et de mener à bonne fin l'*Histoire de la Compagnie de Jésus* ; l'écrivain qui, sans se préoccuper de l'impopularité dont son nom pouvait devenir l'objet, a consacré les plus belles années de sa carrière littéraire à la réhabilitation historique d'une société religieuse indignement calomniée, et qui, du même coup, a su faire une œuvre de conscience et de talent, cet écrivain, quel qu'il soit, a des droits à l'estime de tous les catholiques. Nous, en parlerons donc avec le sentiment qui aurait dû animer les feuilles de Paris, de Rome, de Louvain et d'Allemagne, lesquelles, à tort ou à raison, ont cherché à décréditer l'incontestable succès de son dernier ouvrage. C'est parce que nous n'avons dans le cœur qu'une profonde reconnaissance pour l'historien des Jésuites, que nous nous croyons en droit d'être sévère à son égard. Notre sévérité n'ira jusqu'à lui interdire de se défendre avec l'entraînait de liberté qui est dans son caractère et de répondre aux censures du *Contemporain*, du *Rappel* et de la *Revue de Louvain*. Ces feuilles lui avaient fait la partie trop belle, et il en a profité. Mais il existe à Paris un recueil plus grave et plus honnête, qui a pour rédacteur en chef un homme d'un mérite éminent qui s'honore d'avoir fait plus d'un généreux sacrifice à la cause commune. Cet écrivain dont nous admirons le talent consciencieux, dont nous aimons la personne, a cru devoir, dans un but évident de vénération pour Pie IX, se montrer sévère moins pour le livre que pour les allusions qu'il contenait. Sa censure était vive ; M. Crèteaux-Joly pouvait y répondre avec une égale vivacité ; mais il n'aurait pas dû confondre son savant antagoniste avec la tourbe des autres critiques. C'est là un tort grave, et nous espérons qu'il sera réparé. Il est des noms qui ne doivent pas se trouver mêlés à de spirituelles représailles, et nous aimons à croire que l'historien des Jésuites n'en est pas à se faire un pareil aveu.

Ces réserves faites, nous ne saurions blâmer sa *Défense*. Beaucoup de points restaient un mystère après la lecture de *Clément XIV*. On se demandait comment l'auteur avait pu se procurer tant de matériaux précieux ; on s'interrogeait sur la réalité de leur existence, on recherchait avec avidité surtout de quelle manière les lettres reçues par le Pape Clément XIV, et celles de toutes les chancelleries, même les plus secrètes, avaient pu tomber entre ses mains. Quelques personnes plus soupçonneuses, ou connaissant plus mal les Jésuites, accusaient la Société de Jésus de complicité dans ce bonheur inquisitorial. A Rome, ainsi qu'à Paris, on bâillonnait sur ce livre d'étonnantes échafaudages. L'auteur a très-bien démontré que les Jésuites — et c'était notre pensée première — n'étaient et ne pouvaient être pour rien dans cette évocation de documents. Ils en ont le bénéfice, mais la responsabilité ne peut jamais leur en être dévolue, et à dire nettement la chose, on serait tenté de supposer que M. Crèteaux-Joly avait soufflé à ses adversaires cette mauvaise pensée d'accuser les Jésuites pour être être amené à dessiner la position qu'il a prise comme historien de la Compagnie. Cette position est clairement tranchée ; aujourd'hui il ne sera plus possible de l'attaquer avec quelque apparence de raison.

La *Défense de Clément XIV* produira donc plus d'un bon effet, *exceptis accipiendis* ; elle venge M. Crèteaux-Joly et les Jésuites, elle répare une offense de fait sinon d'intention contre le Souverain-Pontife et la justice, elle instruit et elle récrée ; mais la dernière partie, consacrée à une *réponse à l'abbé Gioberti*, a, selon nous, quelque chose de plus utile et de plus élevé. M. Gioberti a eu le malheur, pour devenir populaire parmi les carbonari de l'Italie et les impies de l'Europe, de se faire depuis quelques années l'ennemi acharné et aveugle de la Compagnie de Jésus. Son pamphlet, en cinq énormes volumes, atteste une stérile fécondité, et des colères stériles encore. M. Gioberti ne devait pas laisser inaperçue l'histoire de M. Crèteaux-Joly. Il s'est attaqué à ce vigoureux champion ; il a essayé dans le cours de son *Gesuita moderno* de le piquer au jeu. M. Crèteaux-Joly, recourant à sa réponse en faits positifs et en accusations démontrées, a donné au philosophe italien une de ces rudes leçons que l'amour-propre n'oublie jamais, et que les honnêtes gens accueillent sans trop de déplaisir. M. Gioberti, toujours diffus, toujours prêt à faire l'école buissonnière, et laissant à

chaque page sa haine prendre le mors aux dents, ne s'inquiète point de se mettre d'accord avec la vérité. Il la blesse dans ses louanges qui compromettent, dans ses diatribes qui honorent. M. Crèteaux-Joly s'est emparé de ce dévouement ; il a saisi corps à corps l'écrivain piémontais, dont le nom est devenu, par malheur pour quelques Italiens malavisés, un drapeau de régénération politique, et il l'accable sous les coups de sa plume ; car dans cette lutte, M. Crèteaux-Joly semble grandir à chaque révélation. Il a des élans d'indignation, de pitié, d'austérité et de moquerie, qui font vraiment de l'abbé Gioberti une victime qu'on serait tenté de plaindre, si on n'avait pas, comme nous, été condamné à la lecture du *Gesuita moderno*. M. Gioberti aura de la peine à se relever de ce coup ; il n'expliquera jamais les altérations, les erreurs volontaires que M. Crèteaux-Joly démasque avec une irrésistible logique, et c'est à la lettre un vrai service rendu à l'Eglise et à Rome.

Nous avons dit sincèrement notre opinion sur un ouvrage qui, quoique concis et souvent railleur, a fait une grande impression sur les esprits. La *Défense de Clément XIV*, précédant de quelques jours la deuxième édition de *Clément XIV et les Jésuites*, à laquelle assure-t-on, de nombreux documents viennent encore d'être ajoutés, est un livre qui aura du retentissement. Nous sommes heureux, nous le répétons, de voir l'auteur y expliquer de funestes allusions, plus heureux encore de savoir qu'elles vont disparaître. Mais, en finissant cet article, nous ne pouvons nous empêcher d'adresser à M. Crèteaux-Joly un vœu que nous avons souvent entendu exprimer. En consacrant au triomphe de la vérité, à celui de la religion par conséquent, ses puissantes facultés, qu'il se défie des entraînements de l'esprit, qu'il ne cède pas quelquefois à des passions peut-être trop faciles à justifier, et qu'il écoute, dans l'honnêteté de son cœur, les conseils amis que les Jésuites, à l'histoire desquels son nom se trouve désormais attaché, lui font entendre dans l'intérêt même de sa gloire. Un triomphe d'obstacles qui pouvaient paraître insurmontables. Il lui a été donné d'accomplir avec un immense succès une œuvre hérissée de difficultés. Cette œuvre, qui porte partout d'heureux fruits, ne peut manquer de grandir encore ; il importe donc qu'il reste toujours à sa hauteur. Il a surabondamment prouvé que dans la satire lui était familier et que, sous sa plume, la plaisanterie mordait jusqu'au sang. Pour sa dignité, M. Crèteaux-Joly doit renoncer à ces combats, et rester grave comme les études auxquelles il se livre.

### SUISSE ET ITALIE

JUGES PAR M. DE LAMARTINE.

Homère et J.-B. Rousseau nous ont laissé de merveilleux récits sur l'enchantresse Circé. Grand poète lui-même, M. de Lamartine lui-même ; il ne chante pas, il semble vouloir renouveler avec sa plume, sur les intelligences de notre époque, les prodiges de la baguette de la célèbre magicienne sur les compagnons d'Ulysse. Ce sont là les caprices auxquels l'imagination poétique de l'homme d'état de Mâcon se laisse entraîner dans ses rêves politiques les plus récents. Nous avons vu comment ce rare esprit, astre égaré, voudrait reconstruire notre era politique d'après les données des philosophes du dernier siècle. Les essais déplorables qu'a faits notre pays, depuis 89, des utopies philosophiques, n'ont laissé, l'on dirait, dans l'esprit de M. de Lamartine que les fautes et couleurs des sophismes du *Contrat Social*. L'illustre auteur des *Girondins* n'a vu dans les horribles scènes de la révolution que des acteurs plus ou moins dramatiques ; lesuns moral plus que pour les juger ; l'imagination du poète prend toujours la place de la raison de l'homme d'état et de la conscience de l'historien. C'est ainsi qu'il prodigue ses plus brillantes couleurs à Charlotte Corday et à Danton, tandis qu'il efface leur sainte auréole aux plus augustes infortunes, à Marie-Antoinette, au roi-martyr, que M. de Lamartine ne nous présente plus que comme un homme vulgaire, un grand nonneur. Les erreurs du poète, en fait de religion et de doctrine, sont bien autrement graves. Semblable malheureusement en ce point encore à la voix funeste qui s'est jetée une autre belle intelligence depuis sa condamnation par l'Eglise, la route suivie par M. de Lamartine, à partir de son célèbre *Voyage en Orient*, n'est plus marquée que par des productions empreintes de son talent, mais riches seulement en fausses utopies et en énormes erreurs. La foi chrétienne s'était alarmée des premières erreurs rationalistes qui s'échappèrent du *Voyage en Orient* ; Rome se vit bientôt forcée de condamner *Joctyn*. Ainsi ce éminent à M. de Lamartine, qui fit succéder les *Paroles d'un Croquant aux Affaires de Rome*, Mais les deux génies frappés paraissent aujourd'hui à un vu de plus près la chaîne de la vérité et le chef suprême de l'Eglise, que pour les calomnier. Voilà, au point de vue religieux, ce qui expliquera les fausses et injustes appréciations de M. de Lamartine sur l'Italie et sur la Suisse. L'illustre poète ne craint pas d'avancer sans preuve ni démonstration aucune :

1°. Que le gouvernement de la papauté, considéré comme gouvernement temporel, reforme tous les vices des autres gouvernements sans leurs avantages.

2°. Que le Sonderbund ou les sept cantons catholiques sont plongés dans toutes les ténèbres de l'état social primitif et presque de la barbarie.

A de tels égarements de M. de Lamartine, il ne faudrait répondre que ces mots jadis adressés aux emportements de Milton : "Rameaux de poëtes, vous n'êtes que des furies jamais apaisées." Mais à quoi bon de semblables reproches, quand on peut opposer aux appréciations si injustes de M. de Lamartine le bon sens public et l'autorité de Montesquieu et de Gibbon ?

"Rome, a dit le premier, est la plus paternelle et la plus prudent des gouvernements modernes. — Les cantons primitifs à dit l'historien anglais, ont fait revivre la vie, les mœurs et l'autorité patriarcale."

Que nos lecteurs jugent cependant par eux-mêmes les vérités fictionnelles du poète législateur. Voici deux passages des articles qu'il vient de publier dans son journal de Mâcon sur les affaires de Suisse et d'Italie.

L'ITALIE. — Au moment d'en parler, on ne peut s'empêcher de payer un tribut de respect et d'un pieux attendrissement.